

ÉDITORIAL III

SEXISTE, LA BD ? JUSTE MASCULINE !

C'est une tempête qui aurait pu être très facilement évitée, mais qui, au bout du compte, se révèle salubre. En présentant, mardi 5 janvier, sa sélection de trente auteurs éligibles au Grand Prix du Festival international de la bande dessinée (FIBD), la direction artistique de l'événement qui se tient du 28 au 31 janvier à Angoulême n'avait pas imaginé, dans son aveuglement, déclencher pareil tollé. La vigueur des réactions est pourtant à l'image de l'art que célèbre cette manifestation : riche, créatif et ouvert sur toutes les évolutions.

Peut-être le comité aurait-il dû dessiner sa sélection, plutôt que de publier une liste de noms : l'anomalie d'un groupe de trente hommes, cruellement homogène, lui aurait alors sauté aux yeux. Comme elle saute aux yeux d'une partie croissante de la société, décidée à ne plus laisser exclure les femmes des hiérarchies et des honneurs – quitte à forcer le mouvement pour surmonter le conservatisme naturel de cénacles d'hommes trop longtemps habitués à décider entre eux.

Le collectif des Créatrices de bande dessi-

née contre le sexisme, en tout cas, n'a pas eu besoin de forcer le trait pour détecter l'anomalie et a aussitôt protesté contre cette « *discrimination dans un médium qui compte de plus en plus de femmes* ». En signe de solidarité, une dizaine d'auteurs sélectionnés, comme Riad Sattouf, qui a été le premier à réagir, ont fait savoir qu'ils ne souhaitaient pas figurer dans une liste exclusivement masculine. La direction artistique a alors maladroitement ajouté à la hâte six noms de femmes, pour les retirer quelques minutes plus tard et, finalement, renoncer à composer une sélection, abandonnant la mission même du Festival. Le jury sera donc appelé à choisir librement les auteurs récompensés.

C'est une loi de la nature : l'entre-soi favorise l'homogénéité. La seule femme distinguée par le Grand Prix du FIBD en quarante-deux ans d'existence, Florence Cestac (en 2000), en témoigne : invitée à composer le jury l'année suivante, elle y a nommé de nombreuses femmes. Cette année-là, relève-t-elle, « *comme par hasard* », il y a eu plus de dessinatrices récompensées parmi les autres prix attribués.

Il ne s'agit pas d'introduire des quotas

dans les listes de nominés. Mais il n'est pas admissible que, dans un art aussi dynamique, où de nombreuses femmes figurent parmi les grands noms, la direction d'un festival censé encourager la créativité soit aussi sourde à l'évolution de la société. Historiquement, la bande dessinée était davantage destinée aux garçons qu'aux filles ; ni Tintin ni Spirou n'avait de compagne ou d'armée, et la représentation féminine s'y est longtemps limitée à la Castafiore. Mais c'était le siècle dernier. Aujourd'hui, les femmes sont très présentes, autant dans le lectorat que parmi les personnages et les créateurs. La BD est à cet égard beaucoup plus ouverte que le milieu du jeu vidéo, où le sexisme reste flagrant.

On aurait tort de voir dans l'affaire d'Angoulême une tempête dans un verre d'eau. Elle montre que, sous la pression de collectifs féministes comme celui de la BD ou celui de La Barbe, plus aucune manifestation culturelle publique ne peut se permettre d'ignorer les créatrices. Le Festival de Cannes, pour le cinéma, et les Rencontres d'Arles, pour la photo, ont également été interpellés. C'est une bonne chose. Quand la diversité n'est pas reconnue spontanément, il n'y a d'autre remède que de la forcer. ■